Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 6

Artikel: Patrick Lapp et Jean-Charles Simon : "On ne travaille pas, on s'amuse!"
Autor: Probst, Jean-Robert / Lapp, Patrick / Simon, Jean-Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826088

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Patrick Lapp et Jean-Charles Simon

«On ne travaille pas, on s'amuse!»

Petite révolution à la radio romande: la musique classique et l'opéra envahissent les ondes en fin d'après-midi. Pour réussir ce tour de force, il fallait l'humour et le talent de deux vieux routards du micro, Patrick Lapp et Jean-Charles Simon. Nous les avons suivis en direct, dans leur studio de La Sallaz.

Depuis le temps qu'ils occupent les ondes, ils passent aux yeux des plus jeunes pour des dinosaures radiophoniques. Et pourtant, ce sont eux qui drainent le plus grand nombre d'auditeurs avec une moyenne de plus de 150 000 Romands à l'écoute de leur désormais célèbre émission intitulée *Aqua Concert* (appréciez le jeu de mots!)

Patrick Lapp et Jean-Charles Simon se connaissent depuis plus de trente ans. Tous deux sont issus du théâtre. Le premier travaillait à L'Atelier, avec François Rochaix, alors que le second gérait sa propre troupe, Le Théâtre Mobile. Dans le monde exigu des scènes romandes, leur rencontre était quasi programmée. L'un et l'autre ont joué les grands rôles du répertoire. On les retrouvait aussi bien chez Shakespeare que chez Rostand. Mais c'est pourtant du côté des Marx Brothers qu'ils regardaient l'un et l'autre, toujours prêts à lancer des gags et aligner les blagues.

« Nous avons toujours été attirés par la musique classique et l'opéra! »

Aujourd'hui, on les retrouve au quotidien sur La Première, à l'enseigne d'*Aqua Concert*, une émission où Mozart, Beethoven et Chopin côtoient Pierre Dac, Alphonse Allais et les Monty Python. A travers leur humour déjanté, les deux compères arrivent à faire aimer l'opéra aux rockers et à proposer Vivaldi aux fans de la Star Academy.

– Avant d'être complices à la radio, vous vous êtes rencontrés sur une scène de théâtre; dans quelles circonstances?

Patrick Lapp: On faisait de la figuration dans *Hamlet*.

Jean-Charles Simon: Moi je jouais un personnage très important, qui arrivait malheureusement un peu tard sur scène. Comme j'apparaissais vers minuit moins le quart, la moitié du public était déjà partie pour prendre le tram. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'arrêter le théâtre pour me consacrer à la radio.

PL: Moi aussi, ça tombait bien!

– On se souvient de votre complicité dans l'émission *Cinq sur Cinq*, est-ce qu'elle marquait vos débuts?

JCS: Oh non, on a commencé bien avant, dans une émission intitulée *Tout le monde n'a pas les moyens d'aller sur la Costa Brava*.

PL: Oui et ensuite on a fait *Au fond à gauche* avant *Cinq sur Cinq*, mais nous n'étions pas seuls pour animer cette émission. Et puis mon comparse est parti faire un peu de politique...

– Comment est née l'idée d'*Aqua Concert*?

JCS: Ça, c'est une idée de Patrick Lapp.

PL: Mais non, des émissions sur la musique classique, ça existe depuis toujours. Simplement, elles n'avaient pas leur place sur La Première, mais uniquement sur Espace 2, la chaîne spécialisée de la Radio romande.

Jean-Charles Simon et Patrick Lapp, durant l'émission Aqua Concert.

JCS: Patrick avait commencé l'émission tout seul pendant la grille d'été. Lorsque l'émission que j'animais l'après-midi s'est arrêtée, je lui ai suggéré de le rejoindre et d'animer son émission tous les deux. On a très rapidement trouvé la bonne formule.

– Les programmateurs d'Espace 2, n'ont pas fait la grimace?

PL: Pourquoi? Ils n'ont pas le monopole de la musique classique!

JCS: Et puis, ils ne font pas la même chose que nous...

PL: Mais ils passent les mêmes disques.

JSC: Oui, mais eux, ils savent...

– Etiez-vous l'un et l'autre des spécialistes de musique classique?

PL: Non, mais on aime ce genre de musique. J'ai toujours été attiré par la musique classique et l'opéra. Simon aussi.

– Donc c'est un peu la musique classique qui vous a réunis?

JCS: On peut le dire comme ça, oui. La programmation de chansons de variétés me dépassait un peu. J'en suis resté à Charles Trenet. Dans *Aqua Concert*, on a la chance d'écouter ce que l'on aime. C'est un vrai bonheur.

PL: Il nous arrive même d'apporter nos propres disques. L'avantage, c'est qu'on nous laisse une liberté totale. On n'a ni réalisateur ni programmateur.

JCS: Nous avons carte blanche et c'est un privilège exceptionnel.

– C'est tout de même curieux de constater que l'opéra trouve sa place au milieu de l'après-midi, qui plus est sur une chaîne généraliste.

PL: Oui, mais ça vient aussi du fait que les gens sont formatés. On a l'habitude de tout cadrer. Cette case va pour ça, une autre pour autre chose. Un exemple: la première fois qu'on a proposé le projet de *Bergamote* à la direction des programmes, on nous a répondu que c'était trop long et qu'il fallait mettre de la musique toutes les deux minutes. Mais on a fait selon notre idée et ça a marché très vite. Si nous étions formatés dans l'émission *Aqua Concert*, on serait foutus. On nous laisse le champ libre et ça fonctionne.

– Combien de temps mettez-vous pour préparer le programme?

PL: On y met notre expérience et on y travaille 24 heures sur 24. On y pense à chaque instant. Pour un gestionnaire, c'est difficile à imaginer. Cela ne veut pas dire qu'on est meilleurs ou moins bons que nos confrères, mais nous avons une manière particulière de gérer le temps.

JCS: On écoute de la musique à la maison, dans la voiture, on s'intéresse, on fait appel à nos souvenirs, à notre expérience. C'est le travail d'une vie. C'est utile d'avoir des vieux, de temps en temps.

– Comment travaillez-vous au niveau de la structure de l'émission?

PL: D'abord, on ne travaille pas, on s'amuse. C'est une nuance importante, parce qu'on n'est pas obligés de faire ce que l'on fait, c'est un choix. C'est comme si vous demandiez à Chapuisat comment il fait pour taper dans le ballon, il répondra qu'il tape avec le pied. Il y a un entraînement de trente ans, mais il n'y a pas de secret particulier.

JCS: Quand on se voit au bistro, ce n'est pas différent du fait de se voir à l'émission. On déconne de la même façon.

PL: Pour reprendre ce qu'il dit, on a simplement 150 000 personnes autour de la table. Mais la crainte de la direction est que cette émission, qui tient sur notre entente, peut s'arrêter du jour au lendemain.

– Mais vous n'avez pas de divergence quant au choix de la musique?

PL: Non, chacun laisse l'autre faire sa part de travail. Nos personnages peuvent s'invectiver en cours d'émission, mais c'est la part de comédie. J'aime une certaine mu-

sique, alors je la passe à l'antenne. Maintenant, si Simon a envie d'une autre musique, alors il fait le programme.

– Donc il y a une bonne complicité entre les deux?
PL: Elle est totale, sinon on ne pourrait pas fonctionner de cette façon. La grande différence c'est qu'on a le choix de travailler l'un avec l'autre. Personne ne nous y oblige.
JCS: Et puis entre nous, il n'y a pas de jalousie professionnelle. On ne va pas tuer l'autre pour prendre sa place, car il est important que l'on soit les deux pour faire cette émission.

– C'est comme un duo de clowns?
JCS: Cela fonctionne exactement de la même manière.

– Qui est le clown blanc?
PL: Cela change au long de l'émission et de jour en jour.
JCS: Oui, mais c'est surtout lui l'auguste et moi le blanc.

– Comment est venue l'idée du téléphone diffusé en fin d'émission?
PL: C'est une ancienne idée reprise de l'émission *Cinq sur Cinq*. Par exemple, quand nous n'avions plus d'idée, en cours d'émission, on disait: va faire un téléphone! Cela relançait l'émission. C'était un peu plus dirigé que maintenant, on s'imposait un thème, mais le principe était identique.
JCS: D'abord, on était partis sur l'idée de faire un concours en demandant aux auditeurs de deviner le nom du compositeur d'une musique diffusée. On s'est aperçus que la plupart des gens qui téléphonent à la radio, ne le font pas pour participer à un concours – ils ne savent souvent pas la réponse – mais parce qu'ils ont quelque chose à dire ou qu'ils ont besoin de compagnie. Donc on a abandonné l'idée du concours pour reprendre celle du disque préféré de l'auditeur. Le fait de demander un disque est aussi un prétexte pour parler de soi. C'est rapidement devenu une parodie de la ligne de cœur.

– Comment préparez-vous le coup de téléphone, est-ce que vous en parlez avant l'émission?
PL: Au début oui, les deux ou trois premières fois, on a imaginé une chute. Mais je n'y arrivais pas. Alors j'ai décidé d'improviser.

– Vous ne savez pas d'avance qui va téléphoner?
JCS: Non, c'est exactement comme quand on décroche le téléphone.

– Mais vous, Patrick, vous savez ce que vous allez dire?
PL: Des fois oui, des fois non. Je sais que je chausse des skis et que je vais faire une piste, mais je ne sais pas laquelle, la bleue, la rouge ou la noire... Et puis je slalome en route.
JCS: Exactement, il y a des changements de direction pendant la conversation. Heureusement, c'est rodé maintenant.

– Cela ne risque-t-il pas de devenir répétitif, avec le temps?
JCS: Non, parce que les thèmes abordés sont dans l'air du temps. Et puis, quand on réécoute les téléphones, cela nous fait plus rire que pendant l'émission. C'est plutôt bon signe.
PL: Cela tient au fait qu'il y a une construction hasardeuse qui peut être intéressante. Quand on écoute la ligne de cœur, on a le sentiment qu'on va se lasser. Pourtant, ça fait 20 ans que ça dure.

– Mais il faut une certaine forme d'esprit pour jouer le rôle des personnages qui téléphonent?
PL: Oui, mais ces personnages c'est Monsieur ou Madame Tout-le-monde. N'importe qui peut faire ce que je fais, il suffit d'y croire.
JCS: Ce qu'il y a de bien c'est que les personnages pourraient être vrais. Certains auditeurs, qui ne connaissent pas bien le déroulement de l'émission nous disent parfois: «Mais qui était cet imbécile qui a appelé? Il était fou ou quoi?» Les gens ne s'aperçoivent qu'après-coup que c'était parodié. On me dit souvent: «Mais ce que vous êtes patient avec votre interlocuteur», ou au contraire: «C'est incroyable, ce que vous le recevez mal!»

– Comment expliquez-vous le succès de cette émission?
JCS: Je pense que cela provient du fait qu'elle est différente des autres émissions qui, elles, sont structurées.
PL: Je pense que cela tient surtout à la forme de l'émission. Elle est apparemment simple, chaleureuse, on ne sent pas le travail qu'il y a derrière. Elle est peut-être un peu basée sur la paresse, c'est pourquoi on nous pose souvent la question de savoir combien de temps ça nous prend. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire. Ce n'est pas parce que l'on a travaillé huit heures que c'est meilleur que si l'on avait travaillé dix minutes.

– Avez-vous un public type, qui suit vos émissions?
JCS: Non, on ratisse large, dans les âges et dans les conditions sociales. Même les passionnés de grande musique disent qu'on ne massacre pas trop la musique classique. Et puis il y a ceux que l'opéra révulse, ils disent: «C'est bien quand vous déconnez, mais dès que vous passez de la musique j'arrête la radio!» D'autres rétorquent: «Est-ce que vous pourriez vous taire un peu...»
PL: On ne cherche pas à analyser les pourquoi et comment de notre succès, parce

Nos préférences

	Jean-Charles Simon	Patrick Lapp
Un compositeur	Mozart	Puccini
Un opéra	*Carmen*	*Mme Butterfly*
Un humoriste	Lova Golovtchiner	Philippe Cohen
Une célébrité	Zinedine Zidane	Fidel Castro
Une femme	Emmanuelle Béart	Björk
Une émission de radio	*Aqua Concert*	*Aqua Concert*
Une émission TV	*C dans l'air*	*L'école des chefs*
Un animateur TV	Yves Calvi	Antoine de Caunes
Un politicien	Jean Fattebert	André Meylan
Un conseiller fédéral	Joseph Deiss	Pascal Couchepin
Une gourmandise	Une louche de caviar	Un sushi

A écouter: *Aqua Concert*, RSR La Première.
Du lundi au samedi de 16 à 17 heures. Reprise de minuit à 1 heure du matin.

Le spectacle Amitié et Partage, *un prolongement de leur émission en public.*

que c'est tellement aléatoire! Si cette émission ne marchait pas, il y a longtemps qu'on aurait arrêté.
JCS: En plus, on s'en fout, puisqu'on n'est pas payés au taux d'écoute.

– Il est intéressant de constater que cette émission a donné naissance à un spectacle et que l'on vous retrouve sur les planches à l'enseigne d'*Amitié et partage*. Elle connaît donc un prolongement?
JCS: Je dirais plus précisément un produit dérivé. Il nous a semblé intéressant de développer l'aspect satirique du téléphone en public. On a voulu faire un spectacle où il n'y avait que des témoignages. Aujourd'hui, il a atteint une vitesse de croisière et une bonne efficacité.

– On a l'impression, Patrick, que vous aimez l'improvisation, que vous détestez les choses trop rigides.
PL: Oui, aussi bien dans *Bergamote* que dans le spectacle *Amitié et Partage*, j'aime bien avoir un espace de jeu. Mais c'est facile pour moi parce que je suis entouré par les bonnes personnes. A la radio, Simon sait me mettre des frontières et même un peu me diriger.

JCS: Le fait que l'on se connaisse depuis très longtemps, nous a permis d'engranger un certain nombre de gags récurrents.

– C'est le côté habitude du vieux couple?
JCS: Oui, si l'on veut. Je sais à 80 % où Patrick m'emmène dans ses improvisations. Quand il arrive encore à me surprendre, ça m'amuse et j'ai des fous rires. C'est le bonheur. Et ces instants-là, on ne peut pas les répéter.
PL: Parce que si on les prépare, c'est raté!

« ON VIT DES SITUATIONS TRAGIQUES DANS LA SÉQUENCE DU TÉLÉPHONE. »

– Vous avez l'air de vous amuser, mais comment votre entourage perçoit-il ces gaudrioles?
JCS: Ma mère, qui écoute souvent m'a fait un superbe compliment. Elle m'a dit: «Je ne peux plus écouter la *Ligne de Cœur*, parce que je pense à Patrick Lapp quand les gens téléphonent.»
PL: Mes filles écoutent rarement l'émission, parce qu'elles sont à l'école. Ma mère a tendance à prendre mes personnages au premier degré. Après un téléphone tendancieux, elle me demande parfois: «Mais dis-moi, tu ne vis pas avec un autre homme?»
JCS: On vit des situations tragiques dans la séquence du téléphone. On connaît plus de malheurs que de triomphes.
PL: C'est normal, les gens qui vivent le bonheur n'ont plus grand-chose à dire.

– On a l'impression que pour vous deux, la vie ressemble à une grande gaudriole. Est-ce vraiment le cas, ou vous arrive-t-il parfois d'être sérieux?
PL: Il y a une différence entre l'émission de radio, le spectacle et la vraie vie. Moi, par exemple, je souffre de migraines. Ce n'est pas parce qu'on est comique sur scène qu'on va faire des doubles sauts périlleux arrière dans la rue.
JCS: Moi je suis mort l'année passée, donc tout ce que je vis maintenant, c'est du bonheur. J'ai de la peine à considérer les choses d'une façon grave. Pour moi, écouter de la musique classique en rigolant avec un copain et être payé en plus, je trouve que c'est un privilège magnifique.

– Vous êtes l'un et l'autre âgés de 60 ans ou presque. Comment envisagez-vous la suite de votre vie?
PL: Quand on est comédien, on peut l'être à 15 ans ou à 85 ans. L'âge n'entre pas en ligne de compte.
JCS: On ne sera plus à la radio. Mais on sera toujours comédiens... ou millionnaires, si on touche le gros lot.

– Donc, pour vous, le mot retraite n'existe pas?
PL: J'ai l'impression que la retraite existe pour des gens qui peuvent se retirer de quelque chose. Comme dans les banques ou à l'Etat.
JCS: Des gens qui ont envie d'arrêter ce qu'ils font. Le jour où je ne pourrai plus faire de radio, je ferai autre chose. Je vivrai, tout simplement.

– Outre la radio et la comédie, avez-vous d'autres passions?
PL: Ma femme!
JCS: Je pratique un peu le golf, mais ce n'est pas une passion, c'est un passe-temps. Et j'aime bien la bonne cuisine.

Propos recueillis par Jean-Robert Probst
Photos Philippe Dutoit